L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

APPEARS AT 3½ P.M. DAILY, Sundays excepted, at the OFFICE OF THE NEW ORLEANS

MERCREDI MATIN, 25 AOUT.

FEUILLETON.

LE COUSIN DU DIABLE

PAR

JONTHAN BORYS.

PROLOGUE.

LÉRIO L'AVENTURIER.

II

ROMAN

(Suite.)

La figure en question se décomposa. Rien moins qu'une hypothèse si vraisemblable n'avait traversé son esprit quand il eut osé s'y appesantir.

Par les os de ma mère ! grommela-t-il, je veux m'en assurer sur l'heure !

Et du bout de son couteau il frappa sur son assiette. Quinze accourut, apportant le dessert.

Mon ami, lui dit le comte, veuillez prier le seigneur Trazillo de me faire l'honneur de monter ici.

Quinze disparut. Cinq minutes après, son patron entra, le bonnet à la main.

Le comte alors, sans affectation, s'arranges pour diriger la lumière de la lampe sur les traits du cabaretier, tout en demeurant lui-même dans l'ombre.

Ah ça ! lui dit-il qu'je appris, mon hote..... Vous vous êtes privé, pour moi, de votre souper.

— Si ce n'était pas mériter à cela, seigneur..... Il y a toujours que je ne mange plus.

— Mais vous avez encore, je suppose !

— Le moins possible.

— Cependant, s'il ne prenait fantaisie de goûter à votre meilleur vin, vous ne refuseriez pas de m'aider à en tarir deux ou trois flacons.

— Deux ou trois flacons ! exclama Trazillo, mon bon seigneur, vous me voyez ici pour vous en offrir cent.

— Soit ! répondit le comte en riant, faites-les monter.

Trazillo descendit à la cave, et remonta bientôt avec cinq bouteilles.

— Cinq ! fit le comte, mais je ne vous en demande que deux.

— Pardon, seigneur, mais j'ai pensé que vous aimeriez peut-être à choisir.

— Vous avez bien fait, mon ami, et je vous en remercie.

Trazillo déposa les bouteilles sur la table, et se retira.

Le comte en choisit une, la déboucha, en versa un verre à son hôte, un autre à lui-même, et, tout en buvant, il tira de sa poche un petit portefeuille, d'où il sortit un papier qu'il déplia et qu'il lut attentivement.

Ce papier était la lettre de Gaspard Balthazar à Fernand Mondego.

Le comte la relut deux fois, puis il la remit dans son portefeuille, qu'il serra dans sa poche.

Il avait trouvé ce qu'il cherchait.

Il se leva, et, tirant sa montre :

— Mon ami, dit-il à Trazillo, il est onze heures, et j'ai encore à faire ce soir. Je vous prie de me donner la note de ce que je vous dois.

— Mais, seigneur, répondit Trazillo, je ne sais pas encore ce que vous avez bu.

— Comptez toujours.

— Cela vous fera cinq piastres.

— Voici dix.

— Mais, seigneur, vous vous trompez.

— Non, mon ami, je ne me trompe pas. Je vous donne dix piastres, parce que je veux que vous me rendiez un service.

— Parlez, seigneur, et si je puis vous être agréable.

— Vous le pouvez. Je cherche un homme.

— Un homme ! répéta Trazillo avec étonnement.

— Oui, un homme. Vous connaissez tout le monde, ici autour ?

— Presque tout le monde, seigneur.

— Eh bien ! cherchez-moi cet homme, et amenez-le-moi demain matin à neuf heures.

— Mais, seigneur, je ne sais pas même son nom.

— Je le sais, moi, et cela me suffit.

— Mais, seigneur, je ne sais pas même où il demeure.

— Je le sais, moi, et cela me suffit.

— Mais, seigneur, je ne sais pas même à quoi il ressemble.

— Je le sais, moi, et cela me suffit.

— Mais, seigneur, je ne sais pas même s'il est à Marseille.

— Il est à Marseille, et cela me suffit.

— Mais, seigneur, je ne sais pas même s'il est vivant.

— Il est vivant, et cela me suffit.

— Mais, seigneur, je ne sais pas même s'il veut venir.

— Il veut venir, et cela me suffit.

— Mais, seigneur, je ne sais pas même s'il peut venir.

— Il peut venir, et cela me suffit.

— Mais, seigneur, je ne sais pas même s'il est libre.

— Il est libre